

CHAPITRE IV

VOYAGE AU PAYS
DES POISSONS



CHAPITRE



VOYAGE AU PAYS



DES POISSONS

Le pont de la rivière Hao.

Tchouang-tseu – VI^{ème} siècle avant J.-C.

Traduction de Liou Kiua-hway.

De l'art de la rhétorique à l'évidence de la simplicité.

Tchouang-tseu est célèbre pour ses nombreuses anecdotes, souvent comiques, d'où il est souvent difficile d'extraire le sens philosophique. Ici, nous assistons à un délicieux échange sur les différentes voies de la connaissance : Houei-tseu représente le rappel à l'ordre d'une logique désincarnée et abstraite, tandis que Tchouang-tseu revendique la validité du raisonnement par analogie, association d'idées, combinaison et synthèse, voie étrangère aux dialecticiens, qui ne savent plus observer le réel. En définitive, Houei-tseu sera pris en défaut dans l'articulation de sa propre question, et défait avec ses propres armes.

Tchouang-tseu et Houei-tseu se promenaient sur un pont de la rivière Hao. Tchouang-tseu dit :

– Voyez comme les vairons se promènent tout à leur aise ! C'est là la joie des poissons.

– Vous n'êtes pas un poisson, dit Houei-tseu. Comment savez-vous ce qui est la joie des poissons ?

– Vous n'êtes pas moi, répartit Tchouang-tseu. Comment savez-vous que je ne sais pas ce qui est la joie des poissons ?

– Je ne suis pas vous, dit Houei-tseu, et assurément je ne sais pas ce que vous savez ou non. Mais, comme assurément vous n'êtes pas un poisson, il est bien évident que vous ne savez pas ce qui est la joie des poissons.

– Revenons, dit Tchouang-tseu, à notre première question. Vous m'avez demandé : comment savez-vous ce qui est la joie des poissons ? Vous avez donc admis que je le savais, puisque vous m'avez demandé comment.

Comment le sais-je ?

Par voie d'observation directe sur le pont de la rivière Hao.

Puissant Jupiter, tout est en toi et par toi...

Les Halieutiques – Oppien - II^{ème} siècle.

Traduit par J.-M. Limes.

Où l'on constate que l'emprise du sentiment amoureux s'exerce avec autant de puissance sur les poissons que sur l'ensemble des créatures, et leur fait courir grand danger.

Les Halieutiques sont un poème didactique d'Oppien de Corycos. Les deux premiers chants décrivent les poissons et les trois chants suivants portent sur l'art de la pêche. Il naquit à Anazarbe, capitale de la Cilicie au II^{ème} siècle. Son père se nommait Agésilas et il était un des membres les plus

distingués du Sénat local lorsqu'un malheur subit détruisit sa fortune et le précipita dans l'indigence. L'empereur Septime-Sévère, monté depuis peu sur le trône qu'il avait usurpé, dépouilla Agésilas de ses biens et l'exila. Oppien aimait trop son père pour ne pas partager son infortune. Il se condamna lui-même à l'exil. Ce fut dans cette retraite qu'il conçut et exécuta ses poèmes. Il vint à Rome, et il les offrit à Sévère et à son fils Antonin Caracalla. L'hommage du poète fut favorablement reçu : après en avoir entendu lecture, l'empereur lui ordonna de souhaiter tout ce qu'il lui plairait. Oppien ne demanda que la grâce de son père. Elle lui fut accordée, et pour récompenser sa piété filiale aussi bien que ses talents, Sévère fit donner à Oppien un statère d'or pour chacun de ses vers, lesquels se montaient à vingt mille. Il est emporté par une maladie alors qu'il n'a que trente ans.

Puissant Jupiter, tout est en toi et par toi, soit que tu habites dans les régions supérieures de l'éther, ou que tu sois partout (car nul mortel ne peut le dire).

Avec quelle ingénieuse complaisance tu as limité, séparé les masses éthérées, l'air, l'eau, la terre mère de tout, et chaque chose de toutes les autres, en les enchaînant néanmoins toutes dans les liens d'une harmonie commune, en leur imposant le joug nécessaire d'une mutuelle dépendance !

L'éther ne peut exister sans l'air, ni l'air sans l'eau, ni l'eau sans la terre. Ils se fondent les uns dans les autres, ils parcourent tous le même cercle, ils éprouvent tous la même vicissitude. C'est ainsi qu'ils se sont, en quelque manière, donné des gages et des otages réciproques dans les amphibies. Les uns, en effet, se portent de la mer sur la terre ; les autres, du haut des airs, se précipitent au sein des eaux ; les légers laros, les gémissants alcyons : les robustes et voraces aigles de mer et tous les oiseaux pêcheurs qui ne vivent que de poissons.

Ceux-ci, quoique nés dans les eaux, fendent les airs ; ce sont les theutis, les irex, les chélidons (ou hirondelles de mer). Ces poissons en voient-ils un autre à leur portée et prêt à les atteindre, ils s'élancent du milieu des flots et s'échappent dans les airs. Lorsque les theutis déploient au loin et assez haut leurs ailes, on distingue difficilement s'ils sont des poissons ou des oiseaux, surtout lorsqu'on les voit en troupes nombreuses. Les hirondelles de mer ont le champ de leur vol moins élevé ; celui des irex est encore plus bas ; ils ne font que raser les ondes ; ils paraissent à la fois nager et voler.

(...) Dans le printemps, le doux attrait d'une jouissance nécessaire, le désir d'une tendre union, le besoin d'une ardeur réciproque fermentent dans les cœurs de tout ce qui respire sur la terre, dans les airs et dans les eaux.

Dans le printemps, plusieurs races de poissons ovipares hâtent le moment d'être allégées du fardeau douloureux de l'amour ; les mâles, dans la vue de perpétuer leur espèce, les femelles pour se débarrasser de leurs œufs, effleurent, caressent le sable de leurs ventres délicats, car ces œufs ne se

détachent pas aisément : réunis en masse au dedans du corps et se prêtant un appui mutuel, ils résistent fortement ; ainsi serrés, comment pourraient-ils se frayer un passage ? Les mères, dans cet état d'angoisse, ont peine à ne pas abjurer et maudire leur progéniture. Ainsi les dieux n'ont donc pas donné aux seuls poissons des délivrances pénibles. Les épouses des mortels ne sont donc pas aussi les seules qui gémissent des douleurs de l'enfantement ? Tout ce qui vit les éprouve.

Parmi les poissons, il est des mâles qui voulant faire leur proie d'autres poissons, les poursuivent jusque sur le bord du rivage afin de les dévorer ; d'autres courent et sont sans cesse à la suite des troupes nombreuses de leurs femelles ; ces dernières, emportées par la violence des plus effrénés désirs, se précipitent vers les mâles avec une irrésistible fureur ; ceux-ci, s'excitant alors entre eux par des contacts et des froissements réciproques, répandent leur laitance que les femelles enflammées dévorent aussitôt de leurs bouches avides et brillantes ; on dit que cette espèce d'hymen les féconde.

Telles sont les lois, les mœurs d'un grand nombre de poissons. Il en est d'autres qui forment avec leurs épouses des nœuds plus étroits et plus particuliers, et qui vivent séparément avec elles, car Vénus exerce un grand empire sur les poissons : de là ces désirs immodérés, cette jalousie, tourment affreux, et tout ce qu'entraîne à sa suite une passion brillante lorsqu'elle est arrivée par une insatiable volupté. Plusieurs se disputent les uns aux autres leurs femelles, pareils aux amants d'une jeune personne, qui viennent ensemble lui faire leur cour, et qui, quoique égaux, rivalisent de richesse et de beauté. Les poissons n'ont aucun de ces avantages à mettre en avant ; ils n'ont à s'opposer que leurs forces, leurs mâchoires, un solide rempart de dents fortes et aiguës. C'est avec ces armes qu'ils s'attaquent et se préparent à la victoire ; celui qui a vaincu ses rivaux, remporte aussi le prix de l'hymen. Quelques-uns se plaisent dans la possession de plusieurs femelles ; tels sont les sargues et les cossyphes. D'autres n'en aiment qu'une, ne veulent vivre qu'avec une seule ; les canthares et les aitrnées sont de ce nombre ; une seule leur suffit.

D'autres mœurs dans leurs amours sont propres aux anguilles, à la tortue, au poulpe, à la noire murène ; ils n'obéissent, qu'à regret au vœu de la nature. Les premières, enlacées en spirales, pressent les unes contre les autres leur corps froid et visqueux ; il en découle une sanie, une espèce d'écume que le sable reçoit et absorbe ; par là devenu fécond, les anguilles y naissent en foule. Le même effet se produit à peu près pour les congres à la peau si gluante. (...)

Les amours des poissons en font tomber un grand nombre dans les mains des pêcheurs ; leur mortel empressement pour leurs femelles les entraîne à de funestes hymens, à de bien fatales jouissances. Ô vous, le plus puissant de ceux qui commandent aux mortels, Antonin, et vous son cher, son divin fils ! Voyez avec complaisance, avec intérêt ces ravissants tableaux des mers dont les

Muses en me comblant de leurs faveurs ont tracé les heureuses images dans mon esprit et dans mes chants : poète, elles ont ceint mon front de leurs lauriers immortels, pour me rendre digne de faire passer à vos oreilles et dans vos âmes le charme enivrant de la douce harmonie !

Amour ! Trompeur Amour ! Le plus beau sans doute des dieux, mais le plus terrible lorsque tu portes inopinément le trouble dans un cœur : tu y exerces le ravage comme la tempête ; tu y souffles d'horribles tourbillons de feu ; tu y développes le ferment des douleurs aiguës, des plus intraitables fureurs ; tu te fais un jeu cruel de voir verser des larmes, d'entendre pousser des soupirs, des sanglots, d'embraser, de rougir les entrailles d'un feu dévorant, de ruiner cette fleur de la beauté du corps, de creuser les yeux, de livrer l'âme enfin au plus affreux délire. Que de victimes de ta rage effrénée, en proie au plus horrible désordre, ont été englouties dans la tombe ! Ce sont là les sacrifices qui te plaisent.

Qui que tu puisses être, ou la plus ancienne des divinités, sortie rayonnante des gouffres de l'informe chaos, qui as établi le premier les lois et les nœuds de l'hymen et fait connaître le véritable objet du rapprochement des sexes, ou que tu aies pour mère la reine de Paphos, l'ingénieuse Vénus, et que, dieu ailé, tu tiennes d'elle cette ressemblance avec les oiseaux, daigne m'être propice ! Viens avec ton aimable et douce bienveillance, dicte toi-même mes chants. Quel téméraire oserait blâmer l'ouvrage de l'Amour ! Ton empire s'étend sur tout ce qui existe : partout on te désire et partout on te redoute. Heureux celui dont un amour tranquille occupe et remplit le cœur ! Les habitants de l'Olympe, la race des humains ne suffisent pas à ta puissance : tu ne dédaignes ni les bêtes féroces ni les êtres qui peuplent les vastes régions de l'air ; tu pénètres dans l'abîme des eaux, armé de tes flèches acérées, afin que rien n'échappe à ton impérieuse et nécessaire influence, pas même le poisson qui vit au sein des ondes.

Le Poisson amoureux.

D'après le Jâtaka n° 34 - Inde.

(III^{ème} siècle avant J.-C. - III^{ème} siècle après J.-C.).

Le sauvetage d'un poisson pris dans les nasses de sa passion sensuelle.

Les Jâtaka (en pali : naitivités), sont un ensemble de contes, souvent versifiés, appartenant à la tradition Theravâda ("Doctrine des Anciens") qui relate les vies antérieures du Bouddha. Ces contes, dont la rédaction remonte à une période comprise entre le III^{ème} siècle avant J.-C. et le III^{ème} siècle après J.-C., époque à laquelle ils furent intégrés au Canon pali, reposent sur une tradition orale de beaucoup antérieure au bouddhisme lui-même. Ils assignent des centaines d'incarnations au Bouddha, qui le présentent tour à tour en voleur ou fils de roi, ministre, ascète, savant, courtisan, ou encore en divinité hindoue (Indra, Brahmâ). Notons que parmi ses incarnations les plus lointaines figurent aussi des animaux tels que la grenouille, le pigeon, la tigresse, le serpent, ou... le poisson.

À l'époque où le roi Brahmadata régnait à Bénarès, il prit pour directeur spirituel un moine très sage qui possédait un don particulier. Parmi les nombreux talents dont la nature l'avait doté, ce moine pouvait parler à chacun des animaux dans sa propre langue. Cet homme n'était autre que le Bouddha lui-même, dans une précédente incarnation.

Un jour qu'il se promenait au bord du Gange avec son escorte, avec l'intention de procéder à ses ablutions rituelles, le conseiller du roi croisa un petit groupe de pêcheurs qui installait ses filets dans la rivière. Au fond de l'eau, ils avaient remarqué un beau et grand poisson qui suivait passionnément sa femme-poisson, sans jamais la quitter des yeux. Celle-ci était en effet fort jolie. Ses écailles réfléchissaient la lumière du soleil avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel et ses nageoires, qui semblaient faites de plumes légères, voletaient pareilles aux ailes d'une fée et la propulsaient à travers l'eau par d'élégantes saccades.

Soudain, la femme-poisson sentit la proximité du filet des pêcheurs et d'un coup de queue agile, parvint à se dégager sans trop d'encombre, mais son mari amoureux, aveuglé par son désir pour elle, se précipita tout droit dans le piège sans y prendre garde. Dès que les pêcheurs sentirent sa présence au fond de la nasse, ils le hissèrent hors de l'eau. Cependant, ils ne le tuèrent pas immédiatement, mais le laissèrent là, gisant sur le sable, sans plus se soucier de lui. — Nous le rôtirons pour le déjeuner, dirent-ils en riant, et ils se mirent au travail pour faire un feu et installer le gril.

De son côté, le poisson se lamentait à haute voix. Il disait :

— Ce n'est pas la torture des flammes, ni d'être dévoré qui me chagrine : ce qui me désespère si vivement, c'est que ma bien aimée puisse s'imaginer que je l'ai quittée pour l'amour d'une autre.

Et le poisson, dans sa douleur, improvisa un poème qu'il se répétait à lui-même :

*Ni le froid du dehors,
Ni la brûlure du feu,
Ni les mailles cruelles du filet
Ne m'importent,
Mais la crainte seule que mon aimée ne pense
Qu'une autre ait pu me soustraire à son affection.*

Quand le conseiller du roi entendit les lamentations du poisson, il se dit :

— Avec une pareille obsession en tête, ce poisson se prépare une vie future désastreuse. Son état d'esprit est malsain. Comment échapperait-il à une renaissance aux enfers ? Mon devoir est de le sauver.

Il se retourna vers les pêcheurs et dit :

— Braves pêcheurs et fidèles sujets du roi, n'est-ce pas vous qui fournissez

chaque jour le palais royal en poisson pour notre curry ?

— Si fait ! répondirent les pêcheurs.

— Pouvons-nous avoir un poisson aujourd'hui ? demanda le conseiller.

Nous n'en voulons qu'un seul.

— Prenez le poisson qui vous plaira.

— Si vous y consentez, donnez nous celui-là.

— Il est à vous, Monseigneur, dirent les pêcheurs.

Prenant le poisson entre ses deux mains, le conseiller s'assit sur la berge et lui dit : — Ami poisson, si je ne t'avais pas aperçu aujourd'hui, à l'heure qu'il est, tu ferais connaissance avec la mort. À l'avenir, cesse donc d'être l'esclave de tes passions. Et avec cette exhortation, il rejeta le poisson à l'eau et rentra au palais.

Une guerre entre les dieux.

D'après la Chronique vietnamienne.

Sur fond de ruse et d'ingratitude, l'épopée amoureuse du seigneur des eaux et celui de la terre pour conquérir le cœur de la belle Mi Nuong.

Pendant des millénaires, les Vietnamiens ont transmis la légende de leurs origines comme étant les descendants du Dragon et de la Fée. Selon les annales nationales, l'illustre roi Lac Long, petit-fils du Dieu des mers, avait épousé une immortelle appelée Au Co, infante ailée des anges de la montagne. De cette union, une centaine de garçons naquirent d'une centaine d'œufs, et tous furent beaux et vigoureux. Puis, le roi et l'immortelle, conscients de la nature transitoire de l'existence et du caractère insaisissable du bonheur humain, décidèrent de se séparer. Au Co retourna à la montagne avec cinquante de ses fils, et Lac Long descendit au fond la mer avec les autres. De cette séparation, le royaume des Cent Principautés (Bach Viet) vit le jour sur une vaste zone adjacente au Yang-Tseu-Kiang.

Alors que Hung Vuong XVIII menait, comme chaque année, la chasse royale, il présenta ses respects à Tan Vien, le dieu de la chasse et de la jungle, ainsi que de la montagne qui porte son nom.

Le roi Hung Vuong XVIII, comme ses prédécesseurs en pareille occasion, était accompagné de nombreux membres de la noblesse, de serviteurs et de porteurs ainsi que de tous ses fils et de toutes ses filles.

Une de ses filles en particulier, nommée Mi Nuong, attira l'attention du dieu Tan Vien, qui s'émerveilla de sa beauté et les deux jeunes gens conversèrent agréablement à plusieurs reprises durant les festivités.

Comme la chasse touchait à sa fin, le dieu Tan Vien et sa suite, qui comprenait le dieu tigre Chua Con Ho, accompagnèrent Hung Vuong XVIII à son palais et, chemin faisant, ils croisèrent un pêcheur qui s'extasiait devant un énorme poisson multicolore qu'il avait attrapé dans la rivière.

Frappé par la beauté extraordinaire du poisson, Tan Vien l'acheta au pêcheur, et le rejeta dans l'eau. Puis il pointa l'une des extrémités de sa baguette

magique dans sa direction. Celle-ci lui avait été donnée il y a fort longtemps par Ngoc Hoang, le dieu messager ; un bout mettait à mort toute créature vivante, et l'autre ramenait à la vie toute créature trépassée.

Le poisson fut immédiatement rendu à la vie, et se métamorphosa en sa forme originelle, qui n'était autre que Thuy Tinh, le dieu qui pilote les nuages qui amènent les pluies de mai à septembre, le petit-fils de Vuong Long, principale divinité de la mer. Thuy Tinh expliqua à Tan Vien qu'il avait voulu se transformer en poisson de manière à remonter la rivière et l'explorer en amont plus loin qu'il ne l'avait jamais fait. Malheureusement, il était resté sous la forme de ce poisson bien trop longtemps, perdant peu à peu ses pouvoirs divins, et il était devenu incapable, par voie de conséquence, de retrouver son apparence véritable, jusqu'au moment où il fut sauvé par la baguette de Tan Vien.

Afin de lui exprimer toute sa gratitude, Thuy Tinh invita Vien Tan à l'accompagner au royaume sous-marin de Vuong Long, son grand-père. Tan Vien et Thuy Tinh firent leurs adieux à Hung Vuong XVIII et à sa suite, mais la fille du roi, Mi Nuong, ne manqua pas d'attirer le regard de Thuy Tinh, qui fut tout aussi impressionné par sa beauté que Tan Vien l'avait été avant lui.

Lorsque les deux dieux atteignirent le rivage de la mer, Thuy Tinh convoqua le prince de la marée afin qu'il ouvrit la mer en deux, de sorte que Tan Vien puisse s'avancer à pied sec.

Une fois installés dans le palais du fond des mers, on fit le récit à Long Vuong de la façon avec laquelle Tan Vien avait sauvé son petit-fils, et le dieu de la mer l'invita à rester auprès de lui afin recevoir tous les honneurs en remerciement de son acte. Il donna au dieu de la jungle et de la montagne une corne de rhinocéros afin de pouvoir respirer et parler sous l'eau (et ainsi le prince de la marée put à nouveau laisser déferler les vagues de l'océan sur le palais), et une grande fête fut donnée en l'honneur de Tan Vien qui dura plusieurs jours.

Thuy Tinh montra à Tan Vien toutes les merveilles du royaume sous-marin et un cortège fut organisé pour le dieu de la montagne afin qu'il puisse examiner de près les créatures des profondeurs. Toutes les espèces d'animaux subaquatiques défilèrent par familles au fil des jours, ainsi que des monstres marins qu'aucun habitant de la surface n'avait jamais vus.

Alors que Long Vuong mettait fin aux célébrations, il octroya à Tan Vien une dernière audience au cours de laquelle il lui donna un cadeau : un livre magique qui suscitait tous les objets désirés par le lecteur. Adieux et protestations d'amitié furent prononcés de part et d'autre, et Tan Vien s'en retourna chez lui, sur la montagne qui porte son nom.

Le jour arriva finalement où Hung Vuong XVIII voulut offrir sa fille Mi Nuong en mariage.

Les nobles prétendants vinrent d'aussi loin que l'Inde ou la Chine pour obtenir la main de la princesse à la beauté légendaire.

Le patriarche de la famille Thuc, qui complotait pour renverser Hung Vuong XVIII, se trouvait aussi parmi les prétendants, ainsi que les dieux Tan Vien et Thuy Tinh.

Les candidats au mariage devaient rivaliser les uns contre les autres à l'occasion de diverses épreuves. Chaque jour, des compétitions d'adresse à la voile ou d'habileté à la chasse étaient organisées, comme l'étaient les duels et les concours de tir à l'arc. De plus, les princes devaient surenchérir en précieux cadeaux exotiques et furent soumis à des épreuves de compétence en langues, en musique et en poésie. Le patriarche de la famille intrigante des Thuc fut parmi les derniers prétendants mortels à être éliminés, de sorte qu'à présent, seuls les dieux Tan Vien et Thuy Tinh restaient en lice pour la main de Mi Nuong.

Outré d'avoir été disqualifié avant l'heure, le patriarche de la famille Thuc en conçut beaucoup d'amertume. La haine déjà vive qu'il portait à l'endroit de Hung Vuong XVIII ne fit que croître et devait entraîner, des années plus tard, la fin de la dynastie des Hung Vuong, provoquée par les agissements de son neveu encore à naître.

Hung Vuong XVIII considéra avec plaisir la qualité éminente des deux finalistes et déclara que la seule épreuve à laquelle les deux rivaux n'avaient pas été soumis, était celle de force nue.

Thuy Tinh fit la démonstration de sa puissance en convoquant les pluies saisonnières, dont il était le seigneur, et il provoqua un déluge tel que les rivières menaçaient de déborder de leurs lits. Satisfait de l'impression qu'il avait laissée, Thuy Tinh mit un terme aux intempéries et permit au soleil de briller à nouveau.

Vint le tour de Tan Vien, qui fit croître les arbres, la vigne et d'autres formes de végétation printanière tout autour d'eux, avec une force et une rapidité telles qu'elles envahirent tout le palais et en transpercèrent même le plancher. Il annula ensuite les effets de son pouvoir comme Thuy Tinh l'avait fait et tout retourna à la normale.

Puisque les deux dieux étaient égaux en puissance, Hung Vuong XVIII décida qu'une approche différente s'imposait. Il annonça que le gagnant de la main de sa fille serait le premier qui serait capable de lui apporter dix-huit éléphants blancs, dix-huit tigres blancs, dix-huit perles vertes et dix-huit crabes gris – la moitié des lots provenant de la terre, et l'autre moitié de la mer – ainsi que de nombreux autres cadeaux infiniment rares. Tan Vien et Thuy Tinh partirent immédiatement, chacun de son côté, à la recherche du nécessaire. Thuy Tinh ordonna aux diverses formes de vie marine, qui étaient ses sujets, de parcourir le fond des mers pour rechercher les éléments requis. Une fois qu'il eut rempli son content d'objets, traîtreusement, il commanda aux poissons de toutes les tailles, d'avaler tous les objets semblables, afin

d'empêcher Vien Tan de se les procurer. Puis, Thuy Tinh fit son apparition à la surface, voyagea à travers la jungle, et commença à rassembler les objets liés à la terre dont il avait besoin.

De son côté, Tan Vien, qui régnait sur les animaux de la montagne et de la jungle, avait ordonné à ces derniers de traquer chacun des trésors liés à la terre, et il tournait à présent son attention à trouver les éléments marins. Mais les jours passaient sans le moindre résultat, car il ne parvenait pas à localiser un seul de ces objets.

Pendant ce temps, le dieu tigre Con Chua Ho, qui lui était dévoué, gardait Tan Vien informé jour après jour des progrès que Thuy Tinh faisait dans l'accumulation des trésors terrestres. Enfin Tan Vien comprit qu'il détenait par devers lui la réponse à toutes ses difficultés. Il retourna à la montagne qui porte son nom, et ouvrit le livre que le dieu de la mer Long Vuong lui avait donné. Le pouvoir du livre était de matérialiser tous les objets que le lecteur désirait et ainsi Tan Vien fut rapidement en mesure de compléter la liste d'articles qui lui manquaient encore. Aidé par les animaux de la montagne, Tan Vien transporta ses trésors au palais de Hung Vuong XVIII, tandis Thuy Tinh, de son côté, était encore profondément enfoncé dans la jungle et s'efforçait toujours de compléter sa liste. Tan Vien gagna la main de la princesse Mi Nuong et les deux jeunes gens furent mariés sur le champ.

Les cérémonies et les célébrations furent organisées sans délai aucun et les jeunes mariés purent rentrer sains et saufs à la montagne de Tan Vien près d'un jour entier avant que Thuy Tinh et sa suite ne se présentassent au palais. Lorsque Hung Vuong XVIII informa Thuy Tinh qu'il arrivait trop tard, le dieu se mit en colère et jura de forcer Tan Vien jusque dans sa retraite montagnarde et de lui prendre Mi Nuong par la force.

Thuy Tinh provoqua des pluies diluviennes et suscita des vents si furieux que le monde n'en avait jamais connu de pareils. D'innombrables habitants de la ville, et du pays tout entier, furent noyés, les rizières submergées, ainsi que les résidences et les terres des petits propriétaires. Tan Vien et les animaux de la jungle, dont il était le maître, aidèrent les êtres humains tant qu'ils pouvaient, leur permettant de grimper sur leur dos jusqu'à ce qu'ils se trouvent en sécurité à une altitude plus élevée. Comme les basses terres lui semblaient à présent suffisamment inondées, Thuy Tinh envoya les monstres marins de son grand-père, Long Vuong, à l'attaque de la montagne.

Les tigres, les rhinocéros et les éléphants se trouvaient aux prises avec des requins, des pieuvres géantes et des anguilles sanguinaires tandis que même les plus petits animaux de la terre et de la mer s'affrontaient en une lutte sans merci.

La plus meurtrière des batailles opposait les bêtes mythiques de la terre comme les saolas et les éléphants à tête de tigre, et celles de la mer, les dragons qui crachaient de l'acide et les makaras.

Enfin les animaux terrestres furent peu à peu repoussés par la férocité des bêtes de la mer et par l'irrésistible montée des eaux.

Comme elles menaçaient de dépasser le plus haut sommet du mont Tan Vien, le dieu fit croître le pic de plus en plus haut, pour prévenir sa submersion. Thuy Tinh était désormais à l'avant garde de l'offensive, maintenant l'intensité des pluies et encourageant les créatures son grand-père à confirmer leur avantage.

Tan Vien et Thuy Tinh étaient à présent à portée de voix l'un de l'autre et échangeaient des menaces et des malédictions.

Mi Nuong essaya de faire comprendre au dieu de la pluie qu'elle aimait Vien Tan et se trouvait heureuse avec lui, mais rien n'y faisait : Thuy Tinh refusait de faire cesser la violence. Tan Vien lui rappela comment il lui avait sauvé la vie mais Thuy Tinh restait inflexible. Même les souvenirs agréables qu'ils avaient partagés à l'époque de la chasse avec Hung Vuong XVIII et dans le royaume sous-marin de Long Vuong, ne surent en rien infléchir son désir passionné de posséder la belle Mi Nuong.

Tan Vien fit pleuvoir d'énormes rochers sur Thuy Tinh et ses monstres marins, leur fracassant le crâne, mais son ennemi restait imperturbable.

Pendant des mois, le conflit dura de cette manière, jusqu'à ce que, finalement, la période de l'année où Thuy Tinh était maître des nuages de pluie touchait à sa fin, et que l'une des petites-filles de Long Vuong, le dieu de la mer, vint se substituer à lui.

Comme elle n'avait aucune querelle avec Tan Vien ou Mi Nuong, le volume des pluies fut ramené à la normale, permettant à la crue de refluer. Le carnage avait été incroyable : les restes des bâtiments détruits ainsi que les cadavres des animaux terrestres et marins morts dans les combats, étaient disséminés partout dans le paysage.

Tan Vien et Chua Con Ho aidèrent Hung Vuong XVIII et son peuple à se remettre de l'inondation, et le dieu de la montagne leur enseigna la manière de se prémunir contre les déluges à venir. Car, chaque année, inévitablement, à la période où Thuy Tinh reviendrait piloter les nuages de pluie de mai à septembre, il reprendrait ses tentatives pour conquérir Mi Nuong par la force. De sorte que Thuy Tinh est connu aujourd'hui comme le dieu de la mousson et qu'il est redouté en raison du tort qu'il cause à chacun de ses retours. Toute amitié entre lui et Tan Vien fut définitivement oubliée et les deux ennemis jurés restent irréconciliables à ce jour.

Sadko de Novgorod.

Conte russe (XIème - XVIème siècles).

Les impossibles noces sous-marines d'un pauvre musicien, joueur de gusli et de Volga la belle et la mélancolie qui s'en suivit.

De nombreux mythes cosmogoniques rapportent que ceux qui débarquent de la surface dans le monde sous-marin perdent la mémoire et le sens du temps. Au fond des mers, il peut y avoir de la lumière, des bruits, de la musique, mais ni jour, ni nuit, ni saison. Parfois, un an passé sous les flots peut correspondre à cent ans sur terre ! Un terrien peut y demeurer à condition d'obéir aux lois des mers. Les légendes racontent que celui qui réintègre le monde terrestre, enfreignant ainsi les interdits, subit les effets du temps et perd la vie éternelle. Cette histoire, aux adaptations innombrables, a fait l'objet d'un opéra de Rimski-Korsakov sur un livret du compositeur.

Il y a bien longtemps en Russie, à Novgorod-la-Grande, prospère ville portuaire et fierté de cet état, vivait un jeune musicien nommé Sadko. Chaque jour que Dieu faisait, un riche marchand ou quelque fortuné personnage de la noblesse le faisait quérir pour jouer à l'occasion d'un grand festin. Alors Sadko bondissait sur ses pieds, empoignait son instrument, un gusli à douze cordes, et se précipitait dans la salle des banquets. Là, il pinçait les cordes de son gusli avec ardeur jusqu'au moment où chacun se laissait entraîner dans la danse.

— Mange à ta faim et bois à ta soif ! lui disait l'hôte en glissant dans sa bourse quelques kopeks. Et ainsi Sadko gagnait-il sa vie. Souvent ses amis lui demandaient :

— Comment peux-tu vivre de si peu ?

— Ce n'est pas bien grave, répondait Sadko. Et, d'ailleurs, combien d'hommes connaissez-vous qui sont invités chaque soir à un nouveau banquet, qui jouent la musique qui leur plaît le mieux, et font danser les filles toute la nuit ?

Sadko était épris de sa bonne ville de Novgorod-la-Grande, la plus riche et la plus libre de toute la Russie. Il se promenait volontiers à travers les quartiers animés, peuplés de négociants qui s'affairaient dans leurs échoppes avec des marchands venus du monde entier. On entendait parler l'italien, le norvégien et le perse.

Sur les quais, il pouvait voir les navires avec leurs chargements de bois, de grains, de cuirs, d'épices et de métaux précieux. Traversant le grand pont qui enjambait la Volga, Sadko apercevait les reflets dorés d'une douzaine d'églises. — Peut-on voir au monde une ville aussi belle que Novgorod-la-Grande ? se demandait-il. Comment se pourrait-il trouver un meilleur endroit où vivre sa vie ?

Pourtant Sadko était triste parfois. Les demoiselles qui dansaient gaiement au son de sa musique lui souriaient, et plus d'une avait mis son cœur à feu et à sang. Mais elles étaient riches, et lui pauvre, et pas une n'aurait consenti à lui appartenir, même un instant.

Par une belle soirée d'été, Sadko traversa les portes de la ville et s'en alla

promener solitaire le long de la Volga, nourrissant des pensées noires. Il arriva bientôt à son endroit favori et posa son gusli sur ses genoux. De petites vagues échouaient sur le rivage et la lune se reflétait paisiblement dans l'eau.

— Ma chère Volga, ô fleuve merveilleux, dit-il en soupirant. Riche ou pauvre, cela t'est bien indifférent. Si seulement tu étais une femme ! Je t'épouserais et je vivrais avec toi dans la ville que j'aime entre toutes !

Sadko joua un air mélancolique, puis un air rasséréiné, et enfin, pour finir, une chanson pleine d'ardeur. Les notes du gusli flottaient joyeusement sur la Volga.

Soudain les flots se mirent à s'agiter et de fortes vagues à gifler les berges. — Que le ciel me vienne en aide ! s'écria Sadko, alors qu'une énorme silhouette émergeait de l'eau. Devant lui se tenait un géant qui portait une couronne constellée de perles posée sur une chevelure d'algues marines.

— Musicien, dit l'homme d'une voix caverneuse, tu contemples le Roi des Mers ! J'étais venu rendre visite à ma fille, la princesse Volga, quand ta musique nous parvint jusque dans les profondeurs, et nous réjouit grandement.

— Je rends grâce à votre majesté, balbutia Sadko.

— Bientôt, je vais m'en retourner à mon propre palais et je désire que tu joues pour moi lors d'un fastueux banquet.

— Avec le plus grand plaisir, répondit Sadko, mais où donc se trouve le palais de votre majesté ?

— Voyons ! Mais sous la mer, quelle question ! Je suis certain que tu trouveras le chemin. Mais, sans attendre, il me faut te témoigner ma reconnaissance !

À cet instant, quelque chose de luisant et d'épais avait sauté hors de l'eau et se débattait aux pieds du musicien. Un poisson aux écailles dorées ! Sadko le regardait de tous ses yeux : à mesure que la mort l'étreignait, le poisson se transformait en or ! Quand il ne bougea plus, il s'était solidifié en un lingot scintillant.

— Votre majesté est trop généreuse, dit Sadko avec déférence.

— Laissons cela, dit le roi. La musique vaut mieux que l'or. Si le monde était plus équitable, tu serais couvert de richesses. Et, dans un éclaboussement général, il disparut au fond des eaux.

Le lendemain matin, Sadko arriva au marché à la première heure, au moment où s'ouvraient les boutiques des marchands, et il vendit son poisson d'or à un changeur très étonné. Puis, en se dépêchant, il se rendit sur les quais et monnaya son passage sur le premier bateau qui quittait la ville.

Le navire descendit la Volga, traversant le lac Ladoga, puis le golfe de Finlande et vogua jusqu'à la mer Baltique. Alors qu'il filait au-dessus des eaux profondes, accoudé au bastingage, Sadko se demandait comment il allait s'y prendre pour rejoindre le palais du roi, égaré qu'il était dans cette mer immense.

C'est alors que le navire s'immobilisa brutalement. Le vent gonflait ses voiles et pourtant il ne progressait plus, comme si une main puissante le retenait prisonnier. Gagnés par la peur, des marins poussaient des jurons et des invectives, alors que d'autres priaient pour leur vie.

— Ce doit être le puissant Roi des Mers ! entendait-on s'exclamer. Peut être réclame-t-il son tribut, ou encore, l'un ou l'autre d'entre nous ?

— Ne soyez pas inquiets, mes amis, s'écria Sadko d'une forte voix, celui-là m'est connu ! Et sur ces mots, son gusli à la main, il grimpa sur la balustrade.

— Arrêtez-le ! ordonna le capitaine. Mais avant que l'on puisse se saisir de lui, il sauta du bateau et plongea sous les vagues.

Sadko coula longtemps, jusqu'à ce qu'il eut atteint le fond des mers. Un soleil écarlate brillait faiblement à travers l'épaisseur des eaux, alors que se présentait à lui un palais de marbre blanc. À mesure qu'il approchait, le portail semblait grandir et se parer de couleurs brillantes. Deux dragons de jade en gardaient l'entrée. Ils avaient un corps de cheval, une tête de lion, des ailes d'aigle et une queue de serpent. Leur aspect était terrible, néanmoins, c'est avec un regard plein de sympathie qu'ils accueillirent le nouvel arrivant. Comme il entrait dans le palais, un banc de poissons de formes et de couleurs éblouissantes vint à sa rencontre. Ils portaient la livrée royale, couleur d'azur, et des galons d'argent.

Jamais Sadko n'avait vu tant de splendeurs et il n'imaginait pas même qu'elles pussent exister ; mais, sachant qu'on ne lui voulait aucun mal, il se laissa mener comme un enfant à travers de nombreux salons, tous plus admirables les uns que les autres.

Enfin, ils montèrent les sept degrés d'un escalier de marbre, et arrivèrent sur le seuil d'une salle immense, dont le plafond en corail était soutenu par vingt colonnes de cristal. De nombreuses lampes en vermeil répandaient une douce et brillante lumière.

Au milieu de toutes ces merveilles, assis sur des trônes de diamant, ornés de leurs plus riches parures, et environnés de toute leur cour, se tenaient la Reine et le grand Roi de l'Océan...

Dire que Sadko fut étonné serait bien en dessous de la vérité. Il demeurait là, bouche bée, regardant autour de lui, oubliant même de s'incliner, comme tous le faisaient autour de lui. Il voulut se prosterner à son tour, mais le roi ne lui en laissa pas le temps : il descendit de son trône et vint à sa rencontre, lui prenant affectueusement les mains : — Tu arrives juste à temps, Sadko ! Sois le bienvenu dans mon royaume. Chacun de tes désirs sera pour nous un ordre, et tu seras mon hôte aussi longtemps qu'il te plaira. Viens t'installer ici, non loin de moi, et que la fête commence !

On le dépouilla alors de son costume, et on le revêtit d'une magnifique robe de soie, puis on lui mit aux pieds des pantoufles de velours. Pendant ce temps, une pieuvre, avec l'aide d'un thon et d'autres poissons, préparait le festin. Sur un signe du roi, on le fit asseoir sur un coussin cousu de fil d'or.

Le roi frappa de ses mains, et de nombreux petits poissons danseurs apparurent, dont les nageoires étaient de fins voiles qui reflétaient toutes les couleurs de l'arc en ciel.

Sadko installa son instrument sur ses genoux et se mit aussitôt à jouer un air endiablé. Bientôt les poissons se mirent à danser gracieusement, ainsi que les crustacés. Les princesses, qui étaient les fleuves et les rivières, participaient, elles-aussi, joyeusement à la fête.

— Parbleu ! Que cet air me plaît ! s'exclama soudain le roi. Et, sur ces paroles, il s'élança pour rejoindre les danseurs. Ses bras battaient l'air en tout sens, ses vêtements virevoltaient, et ses cheveux projetaient de l'écume alors qu'il frappait le sol des deux pieds.

— Plus vite, commanda le roi, et plus fort !

Sadko accéléra la cadence, et le roi, emporté par une sorte de frénésie, se déchaina de plus belle, à la stupéfaction de la cour. Bientôt, chacun s'immobilisa pour contempler cet étrange spectacle. Mais le roi, oublieux de tout ce qui l'entourait, dansait plus sauvagement que jamais.

La reine alarmée, chuchota à l'oreille de Sadko : — Musicien, cesse ta musique ! Il te semble que le roi danse en son palais, et rien de plus ; mais au-dessus de nos têtes, la tempête fait rage ! Les navires partout sont tourmentés et d'énormes vagues se brisent sur les côtes !

— Mais comment cesser, puisque le roi lui-même m'ordonne de continuer ? demanda Sadko. La reine répondit : — Il te suffira de rompre les cordes de ton instrument.

À ces mots, le musicien tira fortement sur une corde qui lâcha.

— Votre Majesté, j'ai cassé mon gusli !

— Quel dommage, répondit le roi essoufflé, reprenant peu à peu de sa royale contenance. J'aurais pu danser ainsi pendant des semaines ! Mais tu es un bon garçon, Sadko et je crois bien que je vais te marier à une de mes filles et te garder ici pour toujours !

— Votre Majesté, répondit Sadko avec circonspection, sous les mers votre parole tient lieu de Loi. Mais, ici, je ne suis pas chez moi. J'aime ma ville de Novgorod !

— Pas un mot de plus ! rugit le roi. Je ne veux rien entendre ! Prépare-toi à choisir ta fiancée. Princesses, approchez !

Les rivières et les fleuves formèrent un cortège magnifique qui défila devant Sadko. Chacune était plus gracieuse que la précédente, mais le cœur du jeune homme était lourd et il ne les regardait qu'à peine.

— Que se passe-t-il, musicien ? lui dit le roi d'un ton débonnaire. Le choix est donc si douloureux ? Eh bien, je te marierai à celle qui voudra de toi.

– Que la princesse Volga approche !

La princesse fit un pas en avant. Ses yeux verts étincelaient et un tendre sourire illuminait son visage.

– Mon cher Sadko, enfin nous nous retrouvons ! Des années je fus charmé par la musique que tu jouais pour moi sur le rivage.

– Volga ! s'exclama-t-il, tu es aussi belle que ta rivière !

Les noces eurent lieu aussitôt. Lorsque la princesse et Sadko se furent jurés leur amour par trois fois, ayant partagé la tasse de vin des jeunes mariés, les réjouissances commencèrent. On apporta une table en ivoire, sur laquelle étaient posés, dans des coupes de vermeil, toutes sortes de mets appétissants. Le musicien fit un repas comme il n'en avait jamais fait depuis qu'il était au monde. Une musique s'éleva et des poissons aussi étranges que merveilleux dansèrent et chantèrent longtemps...

C'est alors que la reine se pencha vers Sadko, et lui fit cette confidence :

– Vous êtes un homme bon, c'est pourquoi je vous révèle ce secret. Si vous l'embrassez, ne serait-ce qu'une fois, jamais vous ne rentrerez chez vous !

Cette nuit-là, Sadko était couché près de la princesse sur son lit de varechs.

– Elle est si désirable, pensait-il, et si charmante – tout ce dont j'ai rêvé ma vie entière ! Comment pourrais-je ne pas la prendre dans mes bras ?

Mais les paroles de la reine résonnaient dans son cœur et lui glaçaient le sang. Ses bras demeuraient inertes à ses côtés.

– Mon ami, demanda la princesse, vous ne m'embrassez point ?

– C'est la coutume chez nous, répondit Sadko, balbutiant quelque fable, on ne doit ni s'embrasser ni s'étreindre la première nuit.

– Dans ce cas, je crains que jamais vous ne le ferez, conclut-elle tristement, et elle s'éloigna.

Lorsque Sadko se réveilla le lendemain, il sentit le soleil lui caresser le visage. Il ouvrit les yeux et vit près de lui, non la princesse, mais la rivière Volga qui coulait paisiblement ! Et, plus loin, il apercevait les murs de Novgorod-la-Grande ! Je suis rentré ! se dit Sadko, et il pleura longtemps de joie, certes, d'être de retour chez lui, mais peut-être, aussi, de tristesse, à cause de la perte qu'il avait faite.

Sans doute pour les deux raisons à la fois.

Les années qui suivirent furent profitables pour Sadko. Avec l'argent qui lui restait, il acheta un vaisseau de commerce et une cargaison de biens pour l'affréter. C'est ainsi qu'il devint marchand, et même, avec le temps, le plus riche des marchands de tout Novgorod. De plus, il épousa une femme aussi sage que jolie, qui lui donna de nombreux enfants ; et il offrit à son tour bien des banquets pour le plaisir de reprendre son vieux gusli et de les voir danser. Pourtant, de temps à autre, à l'occasion d'une soirée tranquille,

il reprenait le chemin de la rivière et s'installait sur l'herbe à son endroit préféré, pour disperser ses notes de musique à la surface des flots.

Et parfois aussi, un visage d'une beauté merveilleuse surgissait des profondeurs pour l'écouter — ou n'était-ce, en vérité — que le trouble reflet de la lune dans l'eau ?

Abdallah de la Terre et Abdallah de la Mer.

Les Mille et une nuits – Traduction Joseph-Charles Mardrus.

Sur fond d'amitié, d'offrandes, d'amourettes et de pantalonnades sous-marines, l'histoire de l'accession d'un pauvre pêcheur au rang de grand vizir.

De l'avis des savants de l'Antiquité, une symétrie parfaite présidait à la configuration du monde, de sorte que chaque créature de la terre avait sa contrepartie dans la mer. Ainsi à chaque homme et à chaque femme correspond une sirène, masculine ou féminine vivant dans le monde sous-marin. Dans cet extrait, un pauvre pêcheur, Abdallah de la Terre, délivre de ses filets une créature mi-homme mi-poisson, Abdallah de la Mer, avec lequel il convient d'échanger, quotidiennement, un panier de fruits de la terre contre un panier de "fruits de la mer" — c'est-à-dire autant de bijoux qui vont faire sa fortune et lui valoir le titre de grand vizir. Un jour, Abdallah de la Terre demande à Abdallah de la Mer de lui faire visiter son pays...

... Alors Abdallah de la Mer prit son compagnon par le bras et plongea avec lui dans les profondeurs marines. Et il lui dit : — Ouvre les yeux ! (...) et il ouvrit les yeux. Et, dès cet instant, il devint l'hôte de la mer.

Et il vit la mer au dessus de sa tête se déployer comme un pavillon d'émeraude, tel sur la terre l'admirable azur reposant sur les eaux ; et à ses pieds s'étendaient les régions sous-marines que nul œil terrien n'avait violé depuis la création ; et une sérénité régnait sur les montagnes et les plaines du fond ; et la lumière était délicate qui baignait les êtres et les choses, dans les transparences infinies et la splendeur des eaux ; et des paysages tranquilles l'encharmaient au-delà de tous les enchantements du ciel natal, et il voyait des forêts de corail rouge, et des forêts de corail blanc, et des forêts de corail rose qui s'immobilisaient dans le silence de leurs ramures ; et des grottes de diamant dont les colonnes étaient de rubis, de chrysolithes, de béryls, de saphirs d'or et de topazes ; et une végétation folle qui se dodelinait sur des espaces grands comme des royaumes ; et, au milieu des sables d'argent, les coquillages aux formes et aux couleurs par milliers qui se miraient, éclatants, dans le cristal des eaux ; et, tout autour de lui, rapides comme l'éclair, des poissons qui ressemblaient à des fleurs, et des poissons qui ressemblaient à des fruits, et des poissons qui ressemblaient à des oiseaux, et, d'autres, habillés d'écailles d'or rouge et d'argent, qui ressemblaient à de gros lézards, et d'autres qui figuraient plutôt des buffles, des vaches, des chiens et même des Adamites ; et des bancs immenses de royales pierreries qui lançaient mille

feux multicolores que l'eau avivait, loin de les éteindre ; et des bancs où s'ouvraient les huîtres pleines de perles blanches et de perles roses et de perles dorées ; et d'énormes éponges gonflées et mobiles qui s'alignaient en d'immenses rangées symétriques, comme des corps d'armées, et semblaient délimiter les différentes régions maritimes et se constituer les gardiennes fixes des vastitudes solitaires.

Mais soudain Abdallah le Terrien, qui, toujours au bras de son ami voyait défiler devant lui, en une course rapide sur les abîmes, tous ces spectacles splendides, aperçut une innombrable suite de cavernes d'émeraude, taillées à même les flancs d'une montagne de la même gemme verte, et aux portes desquelles étaient assises, ou étendues, des adolescentes belles comme des lunes, aux cheveux couleur de l'ambre et du corail. Et elles ressemblaient aux adolescentes de la terre, n'eût été leur queue qui leur tenait lieu de croupe, de cuisses et de jambes. Or, c'étaient les Filles de la Mer ! Et cette ville de cavernes vertes était leur domaine.

À cette vue, le Terrien demanda au Maritime :

— Ô mon frère, ces adolescentes ne sont-elles donc pas mariées, que je ne vois pas de mâles parmi elles ? Il répondit : — Celles que tu vois sont des jeunes filles vierges, et elles attendent à l'entrée de leurs demeures, l'arrivée de l'époux qui viendra choisir parmi elles, celle qui lui plaît. Car, en d'autres endroits de la mer, se trouvent des villes peuplées de mâles et de femelles, et d'où sortent les adolescents en quête de jeunes épouses ; car c'est ici seulement qu'ont droit de séjourner les jeunes filles, qui, de tous les points de notre empire, s'y rendent, et vivent entre elles dans l'attente de l'époux ! Et, comme il finissait cette explication, ils arrivèrent à une ville peuplée de mâles et de femelles ; et Abdallah le Terrien dit : — Ô mon frère, je vois là une ville peuplée, mais je n'y remarque point de boutiques où l'on vende et l'on achète ! Et puis, je dois te dire que je suis bien étonné de voir que pas un des habitants n'est couvert d'habits qui le protègent quant aux parties qui doivent être tenues cachées ! Il répondit : — Pour ce qui est de la vente et de l'achat, nous n'en avons aucun besoin, vu que la vie nous est facile et que notre nourriture consiste en poissons pêchés à portée de main. Mais, pour ce qui est de cacher certaines parties de notre corps, d'abord nous n'en voyons pas la nécessité, et nous sommes constitués autrement que vous autres quant à ces parties-là ; et puis, nous voudrions les cacher que nous ne le pourrions pas, vu que nous n'avons point d'étoffes pour les couvrir ! Il dit : — C'est juste ! Mais comment se font chez vous autres, les mariages ? Il dit : — Chez nous il ne se fait point de mariages, car nous n'avons point de lois qui fixent et régissent nos désirs et nos inclinations ; mais quand une adolescente nous plaît, nous la prenons ; et quand elle cesse de nous plaire, nous la laissons, et elle plaira à un autre. D'ailleurs, nous ne sommes pas tous musulmans ; parmi nous il y a aussi beaucoup de chrétiens et de juifs ; et ces gens-là n'admettent pas le mariage fixe, car ils aiment beaucoup les femmes, et le mariage fixe les contrarie. Nous seuls,

les musulmans, qui vivons à part dans une ville où ne pénètrent point les infidèles, nous nous marions d'après les préceptes du Livre, et nous célébrons des noces qui sont vues d'un bon œil par le Très Haut et le Prophète (sur lui la prière et la paix !) Mais, Ô mon frère, je veux me hâter de te faire enfin arriver à notre ville ; car si je passais mille années à te montrer les spectacles de notre empire et les villes qui le peuplent, je n'aurais pas encore fini ma tâche, et tu n'aurais pas pu juger d'une mesure sur vingt-quatre mesures !

Et le Terrien dit :

— Oui, mon frère, d'autant plus que j'ai bien faim, et que je ne puis manger comme toi des poissons crus !

Et le Maritime demanda :

— Et comment, alors, mangez-vous les poissons, vous autres Terriens ?

Il répondit : — Nous les faisons griller ou frire dans l'huile d'olive ou l'huile de sésame. Le Maritime se mit à rire et dit : — Et comment ferions-nous, nous qui habitons dans l'eau, pour avoir de l'huile d'olive ou de sésame, et faire frire des poissons sur un feu qui ne s'éteigne pas ?

Le Terrien dit : — Tu as raison, mon frère ! Je te prie donc de me conduire à ta ville que je ne connais pas !

Alors le Maritime...

À ce moment de sa narration, Shahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

Mais lorsque fut la cinq-cent-quatorzième nuit, elle dit :

... Alors Abdallah le Maritime lui fit parcourir rapidement diverses régions où les spectacles se succédaient devant ses yeux, et le fit aboutir à une ville, plus petite que les autres, dont les maisons étaient également des cavernes, les unes grandes et les autres petites, suivant le nombre de leurs habitants. Et le Maritime le conduisit devant une de ces cavernes, et lui dit : — Entre, ô mon frère ! C'est ma maison ! Et il le fit entrer dans la caverne, et cria : — Hé ! ma fille, viens vite par ici ! Et aussitôt, sortant de derrière une touffe de corail rose, s'approcha une adolescente qui avait de longs cheveux flottants, de beaux seins, un ventre admirable, une taille gracieuse et de beaux yeux verts aux longs cils noirs, mais qui, comme tous les autres habitants de la mer, se terminait en une queue qui lui tenait lieu de croupe et de jambes. Et, voyant le Terrien, elle s'arrêta interdite, et le regarda avec une immense curiosité, puis finit par éclater de rire, et s'écria : — Mon père, qu'est ce donc que ce Sans-Queue que tu nous amènes ? Il répondit : — Ma fille, c'est mon ami le Terrien qui me donnait tous les jours le panier de fruits que j'apportais, et dont tu mangeais avec délices ! Approche-toi donc poliment et souhaite-lui la paix et la bienvenue ! Et elle s'avança et lui souhaita la paix avec beaucoup de gentillesse dans un langage choisi ; et comme Abdallah, extrêmement charmé, allait lui répondre, l'épouse du Maritime entra à son tour, tenant contre son sein ses deux derniers enfants, chacun sur un bras ; et les enfants avaient chacun un gros poisson qu'ils croquaient à pleines dents, comme les enfants terriens croquent un concombre.

Or, en voyant Abdallah qui se tenait aux côtés du Maritime, l'épouse de celui-ci s'arrêta sur le seuil, immobile de surprise, après avoir déposé ses deux enfants, et soudain s'écria, en riant de toutes ses forces : — Par Allah ! c'est un Sans-Queue ! Comment peut-on être Sans-Queue ? Et elle s'avança plus près du Terrien ; et ses deux enfants et sa fille s'en approchèrent également ; et tous, amusés à l'extrême, se mirent à l'examiner de la tête aux pieds, et à s'émerveiller surtout de son derrière, vu que de toute leur vie ils n'avaient vu de derrière ou autre chose qui ressemblât à un derrière. Et les enfants et la jeune fille, qui avaient d'abord été un peu effrayés par cette protubérance, s'enhardirent jusqu'à la toucher avec les doigts à plusieurs reprises, tant elle les intriguait et les amusait. Et ils riaient entre eux de cela, et disaient :

— C'est un Sans-Queue ! et ils dansaient de joie ! Aussi Abdallah de la Terre finit-il par se formaliser de leurs façons et de leur sans-gêne, et dit à Abdallah de la Mer : — Ô mon frère, m'aurais-tu conduit jusqu'ici pour faire de moi la risée de tes enfants et de ton épouse ? Il répondit : — Je te demande bien pardon, ô mon frère, et je te prie de m'excuser, et de ne point prêter attention aux manières de ces deux femmes et de ces deux enfants, car leur intelligence est défectueuse ! Puis il se tourna vers ses enfants et leur cria : — Taisez-vous ! Et ils eurent peur de lui, et se turent. Alors le Maritime dit à son hôte : — Ne t'étonne pourtant pas trop de ce que tu vois, ô mon frère, car chez nous, celui qui n'a pas de queue ne compte pas !

Or, comme il achevait ces paroles, arrivèrent dix individus grands, gros et vigoureux, qui dirent au maître de la maison : — Ô Abdallah, le roi de la Mer vient d'apprendre que tu as reçu chez toi un Sans-Queue d'entre les Sans-Queue de la Terre. Est ce vrai ? Il répondit : — C'est vrai. Et c'est celui-ci même que vous voyez devant vous. Il est mon ami et mon hôte, et je vais à l'instant le reconduire sur le rivage d'où je l'ai pris ! Ils dirent :

— Garde-toi de le faire ! Car le roi nous a envoyés le chercher, et qu'il désire le voir et examiner comment il est fait ! Et il paraît qu'il a quelque chose d'extraordinaire à l'arrière, et quelque chose de plus extraordinaire encore à l'avant ! Et le roi voudrait voir les deux choses et savoir comment on les appelle !

À ces paroles, Abdallah de la Mer se tourna vers son hôte et lui dit :

— Ô mon frère, excuse-moi, car mon excuse est bien manifeste. Nous ne pouvons désobéir aux ordres de notre roi ! Le Terrien dit : — J'ai bien peur de ce roi, qui peut-être va se formaliser de ce que j'ai des choses qu'il n'a pas, et vouloir ma perte à cause de cela ! Le Maritime dit : — Je serai là pour te protéger et faire en sorte qu'aucun mal ne t'arrive ! Il dit : — Alors je m'en rapporte à ta décision, et je mets ma confiance en Allah et te suis ! Et le Maritime emmena son hôte et le conduisit devant le roi.

Lorsque le roi vit le Terrien, il se mit à rire tellement qu'il fit un plongeon ; puis il dit : — Sois le bienvenu parmi nous, Ô Sans-Queue ! Et tous les hauts dignitaires qui entouraient le roi riaient beaucoup et se montraient du doigt,

les uns aux autres, le derrière du Terrien, en disant : — Oui, par Allah ! c'est un Sans-Queue ! Et le roi lui demanda : — Comment se fait-il que tu n'aies point de queue ? Je ne sais pas, Ô roi ! Mais nous tous, les habitants de la terre, nous sommes comme ça ! Le roi demanda : — Et comment appelez-vous cette chose qui vous tient lieu de queue, en arrière ? Il répondit :

— Les uns l'appellent cul et les autres un derrière, tandis que d'autres le nomment au pluriel, et disent des fesses, à cause qu'il a deux parties. Et le roi lui demanda : — Et à quoi vous sert ce derrière ? Il répondit :

— À s'asseoir, quand on est fatigué, c'est tout, mais chez les femmes, il devient un ornement très apprécié ! Le roi demanda :

— Et ce qui est par devant, comment ça s'appelle-t-il ?

Il dit : — Un zebb ! Il demanda : — Et à quoi vous sert-il, ce zebb ? Il répondit :

— À beaucoup d'usages de toutes les espèces, et que je ne puis expliquer, par égard pour le roi. Mais ces usages sont tellement nécessaires que dans notre monde, rien n'est aussi estimé chez l'homme qu'un zebb de valeur, comme chez la femme rien n'est aussi apprécié qu'un derrière d'importance ! Et le roi et son entourage se mirent à rire extrêmement de ces paroles, et Abdallah le Terrien, ne sachant que dire, leva les bras au ciel, et s'écria : — Louanges à Allah qui a créé le derrière pour être une gloire dans un monde et un objet de risée dans un autre...

À ce moment de sa narration, Shahrazade vit apparaître le matin et, discrète se tut.

Mais lorsque fut la cinq-cent-quinzième nuit, elle dit :

... Louanges à Allah qui a créé le derrière pour être une gloire dans un monde et un objet de risée dans un autre !

Et, bien gêné de se voir ainsi servir à satisfaire la curiosité des habitants de la mer, il ne savait que faire de sa personne, son derrière, et du reste ; et il pensait en son âme : "Par Allah ! Je voudrais bien être loin d'ici, ou avoir de quoi couvrir ma nudité !"

Mais le roi finit par lui dire :

— Ô Sans-Queue, tu me réjouis tellement avec ton derrière que je veux t'accorder la satisfaction de tous tes désirs. Demande-moi donc tout ce que tu veux ! Il répondit :

— Je voudrais deux choses, Ô roi ! Retourner sur la terre, et rapporter avec moi beaucoup de bijoux de la mer !

Et Abdallah le Maritime : — D'autant plus, Ô roi, que mon ami n'a rien mangé depuis qu'il est ici, et qu'il n'aime pas la chair de poisson cru !

Alors, le roi dit : — Qu'on lui donne autant de bijoux qu'il en désire, et qu'on le ramène là d'où il est venu !

